

# Les explorations de Marie-Victorin en Haute-Gaspésie

Par **Marc-Antoine DeRoy**, *Sainte-Anne-des-Monts*.

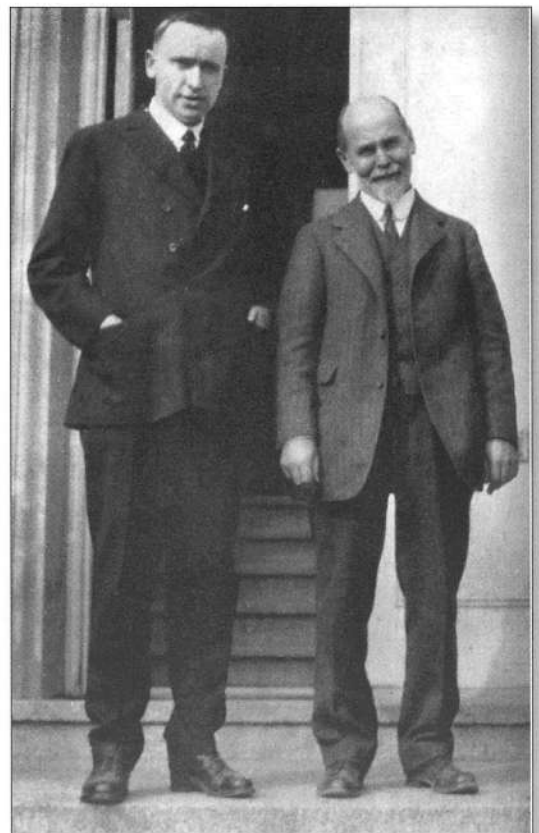
Né Conrad Kirouac, le frère Marie-Victorin (1885-1944) est un ecclésiastique avant-gardiste et un homme de science de renom. Dans le cadre de sa mission d'inventaire des diverses espèces botaniques du Québec, la lointaine et pittoresque Gaspésie apparaît comme un champ de recherche incontournable. D'ailleurs, dans sa plus célèbre publication *Flore laurentienne*, il tient la péninsule pour une région fort prometteuse à la science des végétaux<sup>1</sup>. Il la décrit comme une authentique province *phytogéographique*<sup>1</sup>.

## SA DÉCOUVERTE DE LA BOTANIQUE

Depuis le tout début du XX<sup>e</sup> siècle, Marie-Victorin découvre, apprend et se passionne pour la botanique. Jusqu'à la fin des années 1930, il caresse un grand rêve : écrire la *Flore laurentienne*. Dès lors, il prend tous les moyens pour perfectionner sa connaissance. Sa copieuse et intarissable correspondance avec les plus grands scientifiques européens et nord-américains le servira grandement. Le plus éminent de ses correspondants est sans contredit le professeur M.L. Fernald du *Gray Herbarium* de l'université de Harvard. Ce dernier a foulé de nombreuses fois le sol haut-gaspésien; sa connaissance de la flore de l'est du Québec est la plus achevée. Les patientes recherches de la prestigieuse institution de Boston « ont fait connaître dans la péninsule gaspésienne l'existence de

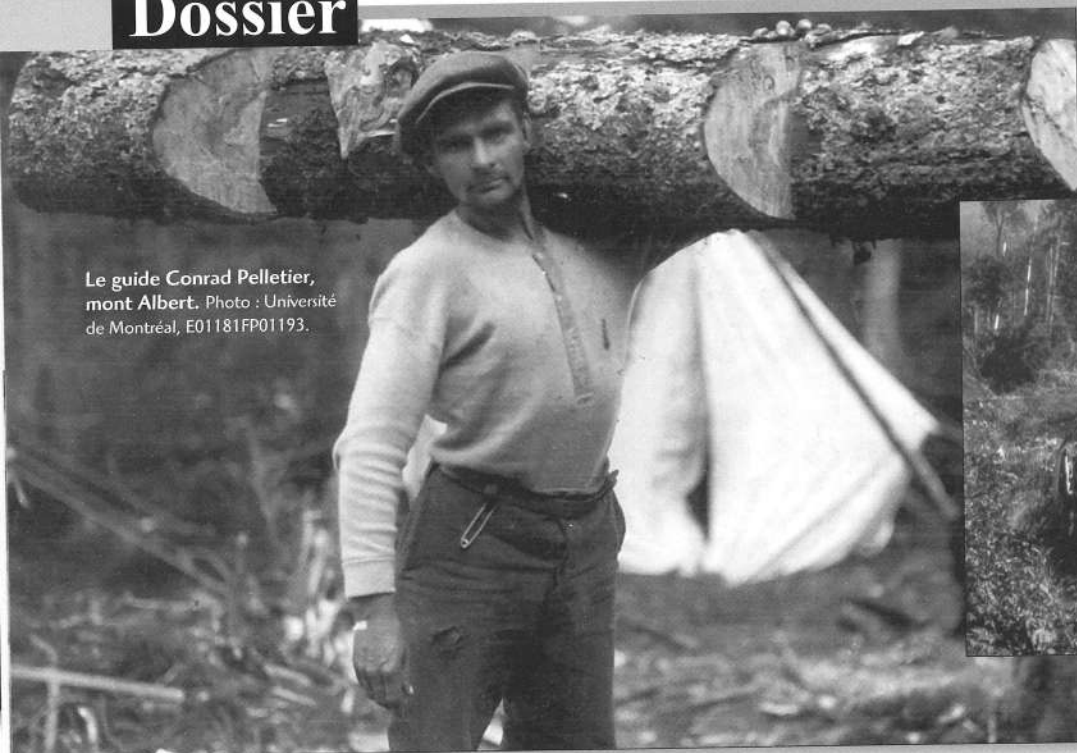
toute une flore alpine et calcicole étroitement liée à celle des Rocheuses (...) »<sup>2</sup>. L'Américain ne cesse de recommander cet endroit au jeune religieux québécois. À l'été 1923, Fernald et Marie-Victorin manquent de peu leur première rencontre : à quelques semaines d'intervalle, ils explorent tous deux l'intérieur de la Gaspésie. En cours d'expédition, le dernier trouve même le papier du premier dans le sentier qui mène au mont Albert<sup>3</sup>. Les deux hommes deviennent de fidèles collaborateurs et Marie-Victorin prononcera même des conférences à Harvard.

Bien qu'il soit le plus grand spécialiste de la botanique de l'est de l'Amérique du Nord, Fernald n'est certes pas le seul à s'intéresser à notre coin de pays. La bibliothèque de Harvard contient des publications découlant des dé-



▲ Le frère Marie-Victorin et le professeur M.L. Fernald à l'entrée du Gray Herbarium, de l'Université Harvard. Photo extraite de l'ouvrage de Robert Rumily, *Le Frère Marie-Victorin et son temps*.

Le guide Conrad Pelletier, mont Albert. Photo : Université de Montréal, E01181FP01193.



▲ Transports des bagages le long de la grande rivière Sainte-Anne. Photo : Université de Montréal, E01185FP01780.

placements qui s'effectuent aux monts Jacques-Cartier et Albert depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Entre autres, la contribution d'Arthur Allen est considérable<sup>4</sup>. La Commission géologique de l'État de New York et l'*American Museum of Natural History of New York* entreprennent également des études sur la Gaspésie.

## SA DÉCOUVERTE DE LA GASPÉSIE

À l'été de 1919, Marie-Victorin effectue son premier déplacement vers la grande péninsule. L'insistance de Fernald semble avoir convaincu le Québécois et son équipe. Cependant, peu de traces témoignent de ces pérégrinations. *Mon miroir*, son journal intime, est silencieux de 1918 à 1920 : la fondation de l'Institut botanique de l'Université de Montréal combinée à ses activités de plus en plus nombreuses semblent perturber son action littéraire quotidienne. Or, dans un ouvrage consacré au fondateur du Jardin botanique, Robert Rummily nous apprend qu'« avec une curiosité particulière, (il parcourt la Gaspésie et les Îles-de-la-

Madeleine) : l'isolement fait de ces régions des entités géographiques, des terrains d'observation tout désignés. (...) Les voyageurs ne sont pas déçus. Saint-Joachim-des-Tourelles; Rivière-à-Claude; Mont-Saint-Pierre; Cap-des-Rosiers : chaque étape livre de nouvelles merveilles ». Il découvre par exemple l'*Arnica gaspensis*, presque inconnue en dehors de la Gaspésie<sup>5</sup>.

Et arrive l'importante expédition de 1923. Parmi les explorateurs, on retrouve, entre autres, le frère Rolland-Germain. Ce dernier évolue dans l'ombre avec compétence et désintéressement; il est le compagnon de toujours. Le trajet Gaspé / Sainte-Anne-des-Monts s'effectue à bord du navire le *Gaspesia*. Le brouillard ralentit le périple et l'arrivée se produit dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 août. En après-midi, à la hâte, le groupe se dirige vers les sommets en suivant la grande rivière Sainte-Anne. Accompagnés d'un guide et de porteurs du coin (Pelletier, Dugas, etc.), deux à trois jours sont nécessaires pour finalement atteindre le mont Albert, le paradis du

botaniste. Quelques embûches<sup>6</sup> attendent les explorateurs, mais ils y herborisent tout de même avec succès. Il est intéressant de constater que les guides gaspésiens traquent parfois de nouveaux sentiers pour atteindre des lieux peu explorés. La chasse au caribou fait également partie de leurs tâches<sup>7</sup>.

De santé fragile, Marie-Victorin sort affaibli de ce dur périple. Le 7 août, débute la souffrance : à regret il doit quitter l'expédition. Se dirigeant vers l'Europe, en mai 1929, ses souvenirs rejaillissent : « Nous passons en face de la Gaspésie, des Shikshoks (sic). Cela me rappelle 1923, mon séjour au Mont Albert, la flore de rêve du grand plateau, ma chute nerveuse, ma descente du Plaqué malade vers la civilisation (...) et les terribles quatre mois qui suivirent (...)»<sup>8</sup>.

## SON RETOUR EN HAUTE-GASPÉSIE

En 1940, le « frère explorateur » est de retour en Haute-Gaspésie; il connaît désormais le territoire. Néanmoins, la nouvelle route reliant Sainte-Anne-des-Monts au

Parc national<sup>9</sup> l'enchantement beau-  
coup : le portage de quelques jours  
n'est plus nécessaire. Marie-Vic-  
torin évoque également son bon-  
heur de revoir « les vieilles  
demoiselles (Pelletier) et leur  
mère<sup>10</sup> », propriétaires de l'hôtel *À  
la Bonne table*. De cette fin d'été,  
on retient plutôt, par contre, son  
herborisation sur la côte : les Fonds  
de Cap-Chat, dans les caps entre  
Tourelle et Marsoui (déçu de ne  
pouvoir tout scruter, faute de  
temps), Rivière-à-Claude (récolte et  
observations très intéressantes<sup>11</sup>) et  
Mont-Saint-Pierre. Il passe un bon  
moment dans l'érablière de cette  
dernière localité qu'il retrouve  
après deux ans. Il y a les  
« écorchis » aussi; ils sont pris d'as-  
saut par les alpinistes. On témoigne  
alors passionnément de la com-  
plexité biologique de l'endroit. Les  
photographies couleurs s'y multi-  
plient. Enfin, découverte inusitée  
sur la plage de Mont-Louis : le  
*Grindelia squarrosa*, une espèce  
prairiale débarquée là par un grand  
mystère<sup>12</sup>. À maintes reprises, il  
s'exclame d'une fin d'août à basse  
température : « Nous avons passé la  
nuit (21 août) à Mont-Saint-Pierre  
dans les abris Bernatchez. Nuit  
froide, mais belle. Ce matin encore,  
le vent du nord est glacé, et une pe-  
tite attisée dans le poêle de tôle n'est  
pas un luxe<sup>13</sup>. »

Élément fâcheux pour le chercheur  
historique, Marie-Victorin n'est  
guère un ethnologue, mais bien un  
scientifique presque entièrement  
centré sur son champ d'étude : de  
façon générale, il se montre bien  
avare dans les détails du quotidien.  
Par exemple, lorsqu'il débarque au  
quai de Sainte-Anne-des-Monts, en  
août 1923, il ne daigne pas men-  
tionner le chantier d'une vaste  
basilique de granit (bien qu'il ré-  
side au village durant près de  
douze heures). En revanche, ses  
déplaisirs sur un fait ne passent

guère inaperçus et sa plume peut  
glisser de façon bien virulente.  
Ainsi, sa description sans détour de  
la pauvreté à Tourelle en 1940<sup>14</sup>  
peut aisément choquer les uns alors  
que pour d'autres, elle apparaît  
comme un précieux témoignage de  
ce temps.

Les expéditions nord-gaspésiennes  
de Marie-Victorin n'ont rien de ba-  
nales. Il semble en effet être le pre-  
mier scientifique francophone à  
gravir les hauts sommets  
gaspésiens. Auréolé de ses grandes  
réalisations (le Jardin botanique de  
Montréal, la *Flore laurentienne* et  
ses multiples travaux scien-  
tifiques), il contribue au rayon-  
nement du Québec dans le monde.  
Sa présence en Haute-Gaspésie est  
donc un pan important de notre  
histoire régionale qui aura, au sur-  
plus, une incidence sur l'histoire  
universelle de la botanique. ■

\* L'auteur remercie trois précieux collabo-  
rateurs à la documentation de cet article : M<sup>me</sup>  
Monique Voyer, archiviste à l'Université de  
Montréal; M. Gilles Beaudet, frère des Écoles  
chrétiennes et M. François Boulanger, directeur

du Parc national de la Gaspésie.

À lire sur le site ([www.museedelagaspesie.ca](http://www.museedelagaspesie.ca)) :  
André St-Arnaud, « Expéditions de deux grands  
botanistes en Gaspésie » (les frères Marie-Vic-  
torin et Rolland-Germain) et « Sœur Irène  
Fournier, botaniste gaspésienne ».

1. MARIE-VICTORIN. *Flore laurentienne*,  
3<sup>e</sup> édition, Les Presses de l'Université de  
Montréal, 1995, pp. 41 et 39.
2. RUMILLY, Robert. *Marie-Victorin et  
son temps*, p. 52.
3. MARIE-VICTORIN. Journal d'expédition  
de 1923, Archives de l'Université de  
Montréal, p. 7.
4. PARC NATIONAL DE LA GASPÉSIE.  
« Les explorateurs du Parc de la  
Gaspésie », Parc national de la Gaspésie.
5. RUMILLY, *op cit.*, p. 77.
6. Sans plus d'explication, le 13 août 1923, le  
journal mentionne : « Découragement,  
langueur, idées de suicide ». Marie-Victorin  
n'est cependant plus de l'expédition.
7. MARIE-VICTORIN. Journal de 1923,  
*op cit.*, le 10 août.
8. MARIE-VICTORIN. Journal de voyage  
de 1929.
9. Le Parc de la Gaspésie est nouvellement  
créé par une loi provinciale de 1937.
10. MARIE-VICTORIN. Journal de route  
de 1940, Archives de l'Université de  
Montréal, p.10.
11. Il constate par exemple la limite nord  
de l'orme d'Amérique; il y effectue un  
parallèle avec le Saguenay. *Idem.*, p. 17.
12. *Idem.*, p. 22.
13. *Idem.*, p. 18.
14. *Idem.*, p. 15.

Marie-Victorin et un porteur au sommet du mont Albert.

Photo : Université de Montréal, E01181FP02720-2.

